CONFÉRENCES

AGRICOLES

I

LA CULTURE DU BLÉ

[By Bernard Lippens]

QUÉBEC
DE L'IMPRIMERIE DE L. J. DEMERS & FRÈRE
Propriétaires-éditeurs du "Canadien."

1882

ENREGISTRÉ, conformément à l'acte du parlement du Canada, en l'année mil huit cent quatre-vingt-deux, par BERNARD LIPPENS, au bureau du Ministre de l'Agriculture.

LA CULTURE DU BLÉ

SOMMAIRE. — Désavantages de semer blé sur blé.—Choix et préparation du terrain. — La place du blé dans la rotation.—Application des engrais minéraux.—Est-il bon de semer du mil et du trèfle dans le blé ?—Les maladies du blé ; moyens de les combattre.—Directions pour le chaulage et la préparation du blé de semence.—Quand est-il nécessaire de changer de semence ?—Défauts qu'il faut éviter.

Messieurs les Cultivateurs,

Il n'est pas bon de cultiver le blé plusieurs années de suite à la même place, et cela pour plusieurs raisons : Les mauvaises herbes se multiplient plus facilement dans le grain que dans les plantes sarclées, et de tous le grains c'est le blé qui favorise le plus leur croissance. Plus on répète la culture du blé sur le même terrain, plus les plantes nuisibles augmentent en force et en quantité. Il est difficile de leur tenir tête *à force de travail*, car notre saison est si courte, et le cultivateur canadien a des étendues de terrain si considérables qu'il n'a pas le

temps de s'occuper beaucoup de sarclage. La préparation de la terre laisse souvent à désirer. On va vite, on laboure et on herse sans trop de précautions, et moins on prépare un champ de blé, plus on a de mauvaises herbes. Le blé exige une nourriture plus riche et un sol plus ameubli que l'avoine, le sarrasin, etc. La culture du blé est plus épuisante que celle des autres grains. Plusieurs récoltes successives épuisent une terre en plus ou moins de temps. Dans ces conditions, le blé prend toujours les mêmes substances dans la même couche de terre et finit par ne plus y trouver ce qu'il faut pour se nourrir et former son grain.

Epuiser une terre à force d'y semer du blé est une grande folie, d'autant plus qu'avec un système de culture mieux raisonné on peut conserver la fertilité de la terre. C'est mal calculer pour l'avenir.

Il ne manque pas de terres dans la Province de Québec où le blé venait en abondance autrefois, et qui donnent à peine des demi-récoltes d'avoine aujourd'hui. Autrefois, on y a semé blé sur blé, toujours du blé. On a ainsi enlevé la plus grande partie de la richesse du sol.

Tous les jours on me dit : " J'essaie du mil et du trèfle dans les terres où j'avais semé du grain plusieurs années de suite, et la graine ne prend

pas." C'est tout naturel. Une terre qui refuse de donner un produit parce qu'elle en est fatiguée, souffre d'un épuisement général, et refuse de produire autre chose sans recevoir des soins tout particuliers. Il vaut mieux la ménager et ne faire le blé que tous cinq ou six ans, afin de faire *feu qui dure.*

Les maladies du blé sont aussi plus à craindre quand il est cultivé dans de mauvaises conditions. Les résultats de cette culture mal entendue peuvent se résumer comme ceci : Beaucoup de travail et de dépenses ; *en compensation*, beaucoup de rouille et de mauvaises herbes, des récoltes toujours de plus en plus minces et du grain d'une qualité inférieure ; enfin, une diminution constante de la valeur de la terre.

Qu'on y réfléchisse.

J'apprends qu'au Saguenay on n'y regarde pas de si près, et qu'on sème blé sur blé. Ces braves cultivateurs devraient profiter de la triste expérience du passé et être plus soucieux de l'avenir. Ces choses-là ne durent qu'un temps.

Terre à blé veut dire terre de première qualité, tout le monde sait cela. Le blé aime une terre franche, riche, substantielle, contenant de la chaux et de l'*humus* (autrement dit des plantes en décomposition.) Mais il y a bien des terrains qui ne sont pas, à proprement parler, des terres à blé

et qui cependant peuvent donner de bonnes récoltes, mais il faut pour cela qu'ils soient préparés convenablement et que le blé vienne après une culture qui le favorise, car le blé a des préférences très marquées sous ce rapport.

Le blé vient bien après la betterave, la carotte, le chou de Siam, enfin, après toutes les plantes sarclées ; il profite de l'engraissement et du nettoyage faits sur ces terres.

Il aime surtout à succéder à une récolte de patates. En disant aux cultivateurs : après vos patates, faites du blé, et dans le blé, semez du mil et du trèfle, (beaucoup de trèfle si c'est une terre sèche,) on donne un conseil qui mérite d'être suivi presque partout.

Naturellement, il faut faire exception pour le sable brûlant et la terre noire.

Il y a un dicton flamand : *Na klaver, tarwe.* Après le trèfle, le blé.

Dans tous les pays de l'Europe, où l'on cultive *bien* le blé, on voit beaucoup de trèfle. Il n'y a rien de comparable à une *couenne* de trèfle pour faire réussir le blé. La racine du trèfle, en pourrissant, fournit au blé une nourriture qu'il semble préférer à tout autre engrais végétal.

La manière de semer le blé sur trèfle rompu est générale dans le pays de Waas (Belgique)

reconnu pour fournir un des meilleurs blés du monde.

Les cultivateurs de Saint-Sébastien (Beauce) sèment du blé et réussissent bien. Ils ont aussi le bon esprit de semer du trèfle en abondance.

Cette année ils ont acheté *seize cents livres* de graine de trèfle. S'ils continuent ce système, le blé ne leur fera pas défaut. N'est-ce pas là une leçon pour les autres ?

Un cultivateur de St. Alexandre de Kamouraska s'est fait une belle réputation par ses récoltes de blé. Cela ne surprendra personne quand on saura qu'il sème du trèfle en quantité. Il en a semé cent livres l'année dernière, cent cinquante livres cette année-ci.

Le rôle du trèfle dans notre agriculture, à tous les points de vue, me paraît tellement important que je traiterai ce sujet à part dans une prochaine conférence.

Quand on a une couenne de trèfle, on laboure l'automne—un labour de profondeur moyenne, étroit et bien *canté*. On ne herse jamais l'automne. On se contente d'un seul labour, mais, au temps de semer, on herse avec beaucoup de soin. Il faut repasser avec la herse plusieurs fois, si la terre est un peu dure.

Il y a dans la province de Québec beaucoup

de terres auxquelles il manque un élément indispensable pour la réussite du blé, c'est la chaux. Quand les chimistes analysent les cendres du blé, ils y trouvent de la chaux, et nécessairement cette chaux a été puisée dans la terre par les racines. Il y a, en France, en Belgique, des contrées où la culture du blé, inconnue il y a quelques années, a pris une extension considérable depuis qu'on a appris à chauler les terres.

On applique de douze à dix-huit minots de chaux par arpent. On laisse fleurir la chaux vive dans du sable sec, s'il s'agit d'une terre pesante, dans la terre prise à la surface du sol pour une terre de consistance moyenne ; on mélange le tout et on l'étend *sur le labour* au moment de herser et de semer. Toutefois, les effets des engrais minéraux ne sont jamais absolument certains. C'est pourquoi je conseille aux cultivateurs d'essayer d'abord la chaux en petit, à titre d'expérience, avant de l'appliquer en grand ; mais il faut que chacun essaie, sur sa terre, et ne laisse pas ce soin à son voisin, qui a peut-être un sol différent.

Pour résumer, on peut dire que la culture du blé réussira d'autant mieux dans la Province de Québec qu'on s'occupera davantage de cultiver le trèfle et les plantes sarclées et de mettre de la chaux sur les terres qui en ont besoin.

Les cendres lessivées produisent généralement de très bons effets. Il paraît préférable de les étendre l'*automne*, sur le labour d'automne. Douze minots par arpent produisent un effet sensible, et dispensent d'appliquer la chaux.

Si le blé, quand il a deux à trois pouces de long, paraît souffrir, prendre une couleur rougeâtre, il est bon d'appliquer une couple de minots de plâtre ou un minot de cendres vives par arpent. Le plâtre par un temps couvert, les cendres par un temps humide ou pluvieux. Aussitôt on voit les plantes prendre de la vigueur.

Dans les terres rouges ou jaunes, le plâtre, appliqué ainsi sur les feuilles du blé, produit plus d'effet si on ajoute un gallon de sel par minot de plâtre. Mais, encore une fois, expérimentez avant d'aller en grand.

Quand à l'emploi du sel pur, les effets en sont toujours incertains et douteux. Il est bon de l'essayer tout de même, car, *s'il réussit*, il aide à détruire les insectes et contribue à préserver le blé de la rouille et du charbon. Tous les engrais minéraux ont d'ailleurs plus ou moins cette propriété. Quantité à employer : un sac de sel par arpent carré. On le sème à sec sur le labour. Il faut de toute nécessité commencer par des essais sur une petite échelle.

Si l'on a une vieille prairie ou un vieux

pacage restés plusieurs années sans avoir été labourés et que ce soit *une bonne terre*, voici comment on peut en tirer un parti avantageux : On laboure l'automne ; et, le printemps suivant, on sème de l'avoine, de bonne heure si c'est possible. Aussitôt que l'avoine est coupée, on passe sur le chaume avec une bonne herse de fer ou un scarificateur. Cette opération qu'on appelle *déchaumage* a pour effet de dénicher les insectes et de faire germer les graines des mauvaises herbes qui, a cause de la saison avancée, n'ont plus le temps de se développer, encore moins de porter graine. On laboure ce chaume d'avoine, l'automne, *sur le travers*, (un labour profond, bien *canté*) ; et le printemps suivant, ou fait un second labour sur le sens ordinaire des planches. De cette manière on a une terre nette, bien ameublie et assez riche, puisqu'il s'agit d'une bonne terre, et que l'avoine n'a pris qu'une partie de la richesse végétale laissée par la prairie ou le pacage.

Dans toute autre condition, semer le blé après l'avoine serait une grande erreur.

Dans les vieilles terres, il ne serait pas plus sage de semer le blé après l'orge. Cependant, dans les terres neuves, où le blé serait sujet à verser ou à souffrir de la rouille, rien n'empêcherait de semer de l'orge avant le blé. Les

colons dont les terres sont peu avancées peuvent avoir ainsi deux grains dont la farine sert à faire du pain, affaire importante pour eux.

Il ne suffit pas que la terre soit riche pour que le blé y pousse bien, il faut encore que les substances destinées à le nourrir soient préparées par l'action de la lumière, de la chaleur et de la pluie. C'est pourquoi les labours d'automne sont généralement préférables.

Les racines de l'avoine ont beaucoup plus de force que celle du blé et peuvent digérer une nourriture dont le blé ne pourrait pas profiter.

Dans les terres douces, chaudes, qui s'ameublissent facilement, le blé réussit de suite après une prairie ou un pacage labourés l'automne, *surtout s'il y a du trèfle.* Et même, dans les terres profondes, poreuses, qui subissent promptement l'action de l'air et de la chaleur, on peut, par exception, réussir avec un labour de printemps. Tout dépend du temps que la terre met à prendre de l'air, voilà la grande question.

Il est risqué de semer le blé après un labour de défoncement, par lequel on a amené à la surface une couche de terre qui n'a jamais vu le soleil. Il est également risqué de le semer de suite après avoir amendé une terre en y charroyant une terre de nature différente, comme du sable sur la glaise ou de la terre forte sur le sable.

Dans ces circonstances, commencez plutôt par une plante sarclée à laquelle vous appliquez du fumier, et semez votre blé l'année d'ensuite ; ou faites du sarrasin pour commencer, ce qui n'est pas tout à fait si bon cependant.

Le mil et le trèfle prennent-ils mieux dans le blé que dans l'avoine ? Les uns disent oui, les autres non. Voici la chose :

Si l'on fait la sottise de semer du blé plusieurs années de suite sur le même terrain, et que les mauvaises herbes aient pris le dessus, le mil et le trèfle ont bien peu de chance. Si, au contraire, on ne fait le blé qu'une fois, *dans une terre nette*, le mil et le trèfle y réussissent admirablement. Le blé est moins dru, moins serré que l'avoine, il étouffe moins les jeunes plantes et leur permet de prendre un grand développement l'année même qu'on les sème. Le blé, étant aussi plus tardif, plus lent que l'avoine, donne plus de chance au mil et au trèfle. Les plantes nuisibles sont dans les mêmes conditions que le mil et le trèfle, et si la terre en est salie, il y a comme une lutte entre le bon et le mauvais, mais ce sont trop souvent les mauvaises herbes qui l'emportent.

Voilà pourquoi certains cultivateurs s'imaginent à tort que le mil et le trèfle réussissent peu dans le blé. Le blé n'y est pour rien, c'est tout

l'opposé : ce sont les mauvaises herbes qui font manquer l'affaire.

D'ailleurs, le blé lui-même qui lève au milieu des mauvaises herbes, se laisse étouffer, tandis que l'avoine peut résister jusqu'à un certain point. Voilà de bonnes raisons pour ne semer le blé que dans une terre nette.

On sème depuis un minot à un minot et quart de blé par arpent dans une terre bien préparée. Cela ne suffit pas si la terre laisse à désirer sous quelque rapport, et si on a des variétés qui tallent très peu. Certaines espèces font plus de tiges que d'autres, mais, pour le moment, je ne me croirais pas suffisamment renseigné pour recommander des espèces particulières.

Généralement parlant, évitons de semer fort. Le blé semé trop fort est plus sujet à la rouille et prive le sol de l'action bienfaisante de la lumière et de la chaleur du soleil. Il ne faut pas oublier que c'est le soleil qui fait *cuire* les aliments dont le blé se nourrit et que le blé demande quelque chose de mieux cuit et de mieux préparé que la plupart des autres plantes. Si le sol n'est pas suffisamment meuble de lui-même, passez et repassez *plusieurs fois* avec la herse au moment de semer. Un bon hersage est indispensable.

Il est bon de laisser mûrir parfaitement le blé

qu'on réserve comme blé de semence. Mais quant à celui qui est destiné à fournir de la fleur à boulanger, il vaut mieux ne pas le laisser devenir très mûr. Par là, il fournit du pain qui lève mieux.

Le blé est sujet à plusieurs maladies qui endommagent les récoltes et peuvent les faire manquer entièrement.

Quelquefois, le blé est attaqué d'une sorte de pourriture aussitôt qu'il commence à fleurir ; la fleur est réduite en une poudre noire, de sorte qu'il n'y a pas de grain du tout. C'est là le *charbon*. Quelquefois aussi, c'est la tige et la feuille qui sont attaquées, et le grain est tellement chétif et léger qu'il est presque sans valeur. C'est ce qu'on appelle la *nielle*.

D'autres fois, le blé conserve la forme de son grain jusqu'à ce qu'il commence à mûrir ; alors les épis malades paraissent plus gros que les autres, mais le grain ne contient autre chose qu'une matière noire semblable à la suie et qui répand une très-mauvaise odeur. C'est la *rouille* proprement dite.

Les mots *charbon*, *nielle*, *rouille*, *carie*, sont souvent employés dans un sens général pour dire maladie du blé, sans faire de distinction.

Ces maladies sont toutes dues aux mêmes causes et propagées de la même manière. Aussi

exigent-elles toute le même traitement, ou plutôt les mêmes moyens de préservation.

Pour se rendre compte de ce que c'est que ces maladies, il faut se servir d'un microscope, qui grossit de plusieurs centaines de fois les très petits objets. A l'aide de cet instrument, ce n'est plus de la poussière que l'on voit, ce sont de petites plantes d'une forme très curieuse. Ce sont comme des champignons (appelés dans nos campagnes *paturons*) à longue tige et dont la tête a quelque ressemblance avec une poire. Cette tête, en s'ouvrant, laisse échapper une poussière qui reproduit la plante. Il y a ainsi des millions et des millions de ces petites plantes sur un seul épi. Une gerbe de blé malade en centient plus qu'il n'y a d'hommes sur la terre. C'est bien extraordinaire, n'est-ce pas ? S'il y a de cette poussière de collée sur le blé sain, la sève peut la charrier et communiquer la maladie à toute la plante, car elle existe dans la paille aussi bien que dans le grain.

Le fumier provenant de paille malade peut communiquer la maladie aux racines et de là à toute la plante.

Enfin, cette poussière peut se laisser emporter par le vent et attaquer ainsi le blé sur pied.

Je n'ai pas la prétention de faire connaître un remède infaillible contre la carie du blé, mais

voici cependant quelques précautions qu'on aurait grand tort de négliger :

Egouttez bien vos terres à blé, entretenez avec soin les rigoles et les fossés. L'humidité favorise la maladie. J'ai visité l'autre jour un champ de blé bien égoutté. Les épis qui se trouvaient dans les rigoles étaient tous détruits par la maladie, tandis que sur la hauteur des planches ils étaient parfaitement sains.

Il faut éviter aussi de préparer un champ de blé tant que la terre est encore froide et humide. Remuer une terre mouilleuse, c'est gâter sa récolte d'avance et se préparer une moisson de mauvaises herbes, surtout le chardons.

Le fumier frais qui dégage de l'ammoniaque, autrement dit qui sent la corne de cerf, favorise aussi la rouille. C'est pourquoi il vaut mieux engraisser avec du fumier d'étable la récolte qui précède le blé. Si on veut donner plus de vigueur à la végétation il est préférable d'appliquer au blé des engrais minéraux, tels que les phosphates, la chaux, la cendre, la suie, le plâtre, le sel. Ces substances sont plutôt propres à combattre la maladie.

Un autre point important est celui-ci : le grain léger, chétif, brisé ou endommagé, donne des plantes faibles, bien plus sujettes à être attaquées que celles provenant d'un grain pesant, bien

formé et bien mûri. C'est pourquoi on ne peut jamais être trop particulier sur le choix et le nettoyage du blé de semence. Il faut surtout éviter de le prendre dans un champ qui a beaucoup souffert de la maladie.

A défaut de crible séparateur, voici un moyen bien simple de nettoyer le blé de semence : On prépare une saumure qui porte un œuf frais, on y verse le blé, on le brasse et on enlève tout ce qui surnage. Le bon blé va au fond.

Ne laissez pas tremper le blé dans la saumure forte ni dans le *purin* (urine des animaux). Ces substances sont trop violentes et peuvent le tuer.

Il est très recommandable de faire subir à la semence certaines préparations, soit pour la faire germer, soit pour la protéger contre les insectes ou les maladies. J'ai parlé de trier le blé au moyen d'une forte saumure ; le lavage qu'il subit alors a encore pour effet de détacher la poussière de rouille ou de charbon qui peut y être collée et de préserver le blé de ces maladies.

Il ne me semble pas prudent de rouler du blé gonflé dans la chaux. On tue certainement une partie de la semence. Voici une meilleure manière :

On mélange par minot le blé sec un quart de minot de chaux fleurie, on arrose le tout avec un

mélange égal d'eau et de purin en y ajoutant un peu de bouse de vache pour rendre le liquide plus collant ; on brasse le blé comme il faut et on le sème ensuite. Chaque grain de blé se trouve doublé pour ainsi dire. Il lève vite, également et avec vigueur.

Evitez avec soin de tremper d'abord le blé dans l'urine et de le faire *sécher ensuite avec de la chaux* ; c'est le tuer du coup.

On peut aussi laver le blé dans de l'eau tiède à laquelle on a ajouté un peu de soda ou de savon, et le rouler ensuite dans le plâtre qui n'est pas une substance brûlante comme la chaux.

On détruit sûrement les germes de la maladie *sur le blé* en le laissant tremper douze heures dans une dissolution contenant une demi-livre de sulfate de cuivre ou vitriol bleu dans la quantité d'eau nécessaire pour submerger trois minots de blé. Il est nécessaire de brasser de temps en temps et de rejeter le grain qui surnage. Il ne faut pas oublier que le sulfate de cuivre est un poison violent qu'il faut manier avec précaution. Le sulfate de soude ou sel à médecine (sel de Glauber) peut remplacer la couperose bleue et à l'avantage de n'être pas dangereux. Même quantité et même manière de procéder.

On pourrait avec avantage mélanger au plâtre

un peu de chaux ou de cendres pour y rouler du blé qu'on a laissé tremper, mais la chaux ou les cendres vives peuvent être trop violentes et en tuer une partie.

On cultive un grand nombre de variétés de blés dans la Province de Québec, et tous les jours on en propose de nouvelles. Je n'essaierai pas d'en faire l'énumération, encore moins de recommander telle ou telle variété en particulier. Les caractères d'une espèce sont sujets à changer quand on la cultive dans un autre sol ou dans un autre climat. Les variétés les plus productives dans un lieu ne le sont pas toujours dans un autre. Le climat de Montréal est bien différent de celui de la Gaspésie, et dans une même localité, on a souvent des sols très variés. C'est pourquoi il faudrait des expériences dans différents endroits, et les cercles agricoles feraient bien de s'en occuper. J'oserais même les prier de me faire connaître le résultat de leurs observations. De cette manière on pourrait arriver à quelque chose de positif et de précis, ce qui serait très utile.

On m'a parlé avec éloges du blé FIFE (écossais) cultivé dans le Haut-Canada, d'où on peut faire faire venir la semence. On le dit très-productif et peu sujet à la maladie. Dans la Beauce, j'ai vu ce qu'on appelle du *blé à marteau*, à cause de

la grosseur de l'épi. On dit beaucoup de bien de cette variété. J'en ai vu plusieurs champs à Shenley et à Forsyth.

Est-il inévitablement nécessaire de changer de semence de temps en temps? Est-il vrai qu'une espèce de blé cultivée sur la même ferme, perd chaque année de sa force et que cet affaiblissement est dans la nature même de la plante? Plusieurs personnes le croient, mais elle se trompent grandement.

Celui qui possède une *véritable terre à blé*, et donne à la culture du blé et au nettoyage de la semence tout le soin nécessaire, n'a pas besoin de changer de semence. Il aurait même tort d'abandonner le connu pour l'inconnu; mais cela ne doit pas l'empêcher d'essayer en petit des variétés nouvelles.

Le blé cultivé dans une terre qui lui est propre, et dont la semence est toujours *choisie* ne fait que s'améliorer.

M. de Dombasle avait cultivé le même blé pendant vingt ans. Il était plus beau la vingtième année que la première.

Si vous essayez une variété nouvelle, pesez-en une mesure donnée, un minot par exemple. Plus tard, pesez un minot du grain récolté. Si le produit n'est pas plus léger que la semence,

gardez-le. S'il pèse plus, à plus forte raison, gardez-le. Si le poids diminue, changez de nouveau. Faites ce pesage chaque année et opérez avec précision. Bien entendu, il faut toujours que le rendement soit satisfaisant et qu'il n'y ait pas de maladies. S'il faut changer de semence, n'hésitez jamais à le faire, mais ne le faites pas inutilement. Sur la ferme de mon père on a cultivé la même variété de seigle depuis le temps des ancêtres. C'était une terre propre à cette culture, par exemple. Eh bien ! notre seigle était très recherché comme grain de semence.

On semait aussi du blé, mais seulement pour notre provision, mais on semait invariablement du blé récolté dans le pays de Waas ; on renouvelait la semence chaque année, parce que la terre n'était pas, par elle-même, propice à cette culture et qu'on rémédiait plus ou moins à ce défaut par des soins On ne le semait dans le même champ que tous les *dix* ans, et toujours à la suite d'une plante sarclée ou sur trèfle rompu Voilà, je crois, la meilleure règle à suivre. Ceci comporte un autre enseignement : c'est que les cultivateurs, à peu d'exceptions près, pourraient récolter assez de blé pour les besoins de leurs familles, s'ils adoptaient les mêmes moyens.

Depuis quelques années on a fait des progrès sous ce rapport. Malheureusement, il y en a

beaucoup qui ne sont pas assez particuliers, ni sur le choix des semences, ni sur la préparation du terrain. Leur seule ambition semble être de ramasser *quand même* leur blé de provision. sans compter ce que cela coûte, sans s'occuper des risques qu'ils courent de tout perdre. Ce n'est pas agir sagement. Quand on cultive le blé dans de mauvaises conditions, on y perd toujours de l'argent. Quand il s'agit de la culture du blé il faut *bien faire* ou *ne rien faire.*

Les autres grains sont moins difficiles.

Celui qui possède un arpent de terre à blé, a un petit capital dont l'intérêt, ou le prix du louage, doit valoir $3 par année. Nous dirons $2 pour ne rien exagérer. Une récolte de blé ne doit pas enlever à cette terre moins que la nourriture contenue dans 12 voyages de fumier, valant 25 cts le voyage, soit $3. Disons que le blé de semence coûte $2, le labour et le hersage $2, le coupage et la récolte $1.50, le battage $0.50 et vous aurez un total de $11, pour frais et dépenses, et tous ces chiffres sont mis au plus bas. Si votre récolte ne vaut pas $11 par arpent, votre travail se trouve être mal payé, et la richesse de votre terre s'en va. Remarquez que les frais ne sont pas plus considérables quand la récolte est bonne que quand elle est mauvaise. Vous voyez qu'il est bon de calculer un peu de temps en temps.

En somme, la culture du blé exige beaucoup de soin et de précautions, et j'ai taché d'indiquer ce qu'il faut faire et ce qu'il faut éviter dans cette culture qui est d'une grande importance.

J'ai tenu à me servir d'un langage simple et à éviter des mots savants tels que *criptogame*, *sporadique*, *dégénérescence*, etc., qui auraient échappé à une partie des lecteurs. Si, par exception, je me sers de quelque expression peu usitée, le texte de la phrase en fournit l'explication.

FIN.